

dique la nef principale. Les petites nefs sont accusées, du côté de la façade, par des couvertures qui prennent naissance sous la toiture du milieu, et qui viennent s'appuyer sur les murs latéraux en suivant une pente moins rapide.

Le portail, à ogive surbaissée, orné de moulures prismatiques, est surmonté d'une fenêtre à l'arête baïe sans meneaux et d'une hauteur double de celle de la porte; il est flanqué de deux contreforts carrés. La date 1566, sculptée en relief au-dessus de la fenêtre, semble annoncer une restauration faite à cette époque; mais le portail nous paraît plus moderne. La disposition et la forme de ses moulures caractérisent les dernières années du style ogival dans le Nord de la France, c'est-à-dire le commencement du XVII^e siècle.

L'abside est à pans coupés, ornée sur chacune de ses faces d'une jolie fenêtre ogivale, divisée en deux par un meneau et terminée, dans sa partie supérieure, par les ornements trilobés du XVI^e siècle. Le côté droit de l'église n'est pas une des parties les moins curieuses de l'édifice. Ces deux grands pignons, au milieu desquels s'ouvrent des fenêtres d'inégale hauteur, font l'effet d'un double transept; mais cette disposition n'est pas répétée dans la partie correspondante du latéral gauche. Nous signalerons encore une singularité qui devient de plus en plus rare dans les édifices consacrés au culte: c'est l'existence, au-dessus de la petite entrée de droite, d'une fenêtre en lucarne, avec pénétration à l'intérieur. Il est à regretter que le besoin de donner à la nef située de ce côté une largeur égale à l'autre, ait obligé l'architecte à faire disparaître cette fenêtre.

Il ne faut pas un long examen pour reconnaître que l'aspect si pittoresque de l'église de Wasquehal sera en partie détruit par les travaux que l'on y exécute en ce moment. Son petit clocher carré, terminé par une pyramide octogone, va disparaître entièrement. L'architecte le remplace par une tour en briques qu'il porte en avant de la façade principale. Nous reconnaissons que son état de délabrement rendait nécessaire sa prompte démolition; mais le respect que nous professons pour les monuments d'un autre âge nous fera toujours voir avec regret des travaux que le vulgaire peut bien approuver, mais que l'archéologue doit blâmer, lorsqu'ils dénaturent, sans nécessité absolue, un édifice plus remarquable dans son ensemble que par ses détails. Si les poutres qui soutiennent ce petit clocher fléchissaient sous le faible poids, n'y avait-il aucun moyen de remédier à cela? Pendant plus de trois siècles, l'église de Wasquehal a porté sur sa croupe, à la manière des éléphants de l'antiquité, sa tour, de près de 16 mètres d'élévation, réduite, il y a quelques années aux proportions actuelles; pourquoi ne la porterait-elle pas encore? Pourquoi ne pas rétablir les choses dans leur état primitif? Si l'on voulait absolument élargir le collatéral droit, pourquoi ne pas reporter sur l'alignement nouveau la petite façade dont nous déplorons la perte! Mais ces regrets sont déjà trop tardifs.

Passons maintenant à l'examen de l'intérieur de l'église:

L'édifice a la forme d'un parallélogramme irrégulier. Il a, dans œuvre, 26 mètres 50 centimètres de longueur; 15 mètres 25 centimètres dans sa partie la plus large, et 14 mètres d'élévation. Il est divisé en trois nefs. Celle du milieu a trois travées formées par des arcades ogivales qui reposent sur deux colonnes isolées, une colonne engagée et un fort pilier carré. Ces colonnes, dont le fût est cylindrique, sont ornées de chapiteaux octogones à double rangée de crochets, d'un travail peu soigné; leurs bases sont aussi de forme octogonale. La nef du milieu est voûtée en planches, et, de distance en distance,

des moulures ou nervures parallèles viennent tomber sur de petites figures en bois, sculptées avec assez de délicatesse et d'un dessin qui ne manque pas d'une certaine correction.

Ainsi qu'on peut le voir, la grande nef aboutit à l'abside à pans coupés; les nefs latérales à des chapelles ou absides carrées, et le transept n'existe que d'un côté. Il n'est peut-être pas difficile de se rendre compte de cette irrégularité de l'édifice. En jetant les yeux sur le plan, on reconnaît que, dans le principe, le côté gauche de l'église offrait les mêmes dispositions que le collatéral droit; mais, dans le but sans doute de gagner un peu d'espace, on a cherché à mettre, tant bien que mal, le mur de la nef gauche dans l'alignement du mur du transept, ce qui l'a fait disparaître complètement.

Les travaux qui s'exécutent en ce moment ont amené la découverte d'un fragment de pierre tumulaire gravée en creux. Il n'a pas été possible de déchiffrer ce qui reste d'une inscription placée sous un de ces ornements en ogive, qui entourent habituellement, au XV^e et au XVI^e siècle, ce genre de monument. Le sujet que le graveur a voulu représenter n'est plus lui-même intelligible. Ce que l'on peut induire de la découverte de ce fragment, c'est que l'église de Wasquehal a eu aussi ses sépultures seigneuriales; car ce heaume et ces gantelets que l'on croit apercevoir sur les débris, appartiennent vraisemblablement à quelque chevalier ou baron, fondateur, peut-être, de l'édifice qui recueillit ses cendres.

(La suite au prochain numéro.)

UN MOT SUR TOURCOING.

I. Brûle-Maison et les Tourquennois. — II. Orphéonistes de Tourcoing. — III. Polémique.

II.

SUITE. — (Voir le numéro du 16 juillet.)

Les institutions chorales telles qu'elles existent aujourd'hui: les sociétés particulières composées d'amateurs ne remontent pas bien haut en France. L'Allemagne, avec son esprit grave et rêveur, avait compris avant nous le parti qu'on peut tirer de ces associations musicales, dont le résultat est au moins aussi profitable à la civilisation et à la morale qu'à l'art. La musique transmet directement les sensations qu'elle fait naître; elle adoucit, elle assouplit les organisations les plus rudes, elle élève et épure les sentiments du cœur et de l'esprit. On pourrait presque dire qu'elle est la poésie des sens comme la poésie écrite est la musique de l'âme; elle fait prendre en dégoût les plaisirs grossiers auxquels se livrent les classes inférieures, faute d'autres. Il serait périlleux d'insister sur l'utile influence qu'elle exerce. Orphée n'est pas une fable, c'est une allégorie; sainte Cécile est plus qu'un souvenir, c'est un symbole. Nous nous associons à cette belle pensée de Jules Simon: « Protégez, encouragez l'art orphéonique! » L'orphéon, c'est l'art populaire, c'est l'art national, c'est l'art de l'avenir; c'est la lyre éclatante sur laquelle le peuple chantera son amour et ses gloires, ses regrets et les espérances, ses douleurs et ses joies! Ayez foi dans les destinées de l'orphéon!

Wilhem, en acclamant en France cette idée de société chorale, écho lointain de Palestine, écho plus récent des bords du Rhin, fit modestement une grande et belle chose. L'Orphéon est une magnifique institution, plus de 8,000 élèves reçoivent là une éducation toute spéciale. De là

sortent des adeptes capables qui se dispersent par la province et y propagent la méthode de Wilhem.

Il existe peu de villes aujourd'hui qui n'aient leurs orphéonistes. Lille a toujours marché en tête. Ses *Crick-Mouills* jouissent d'une réputation méritée, leurs triomphes à Troyes, à Arras, à Orléans, les ont placés très-haut dans le monde d'orphéonistes dont ils étaient les rois.

Tourcoing, comme les autres villes, forma une société chorale (dite des *Crick-Sicks*), ceux-ci ont battu les *Crick-Mouills* au concours de Gand.

La force réelle des premiers, (qu'on ne soupçonnait peut-être pas), atténuée pour les Lillois l'effet de cet échec, et élève aussi beaucoup les Tourquennois, que cette victoire place d'emblée à côté d'eux au premier rang, la royauté est partagée.

Il sera peut-être intéressant d'examiner par quels moyens les *Crick-Sicks*, très-jeunes encore d'existence et ne possédant que des ressources restreintes, sont parvenus à égarer, et à surpasser cette fois, une société établie depuis longtemps, riche de tous les éléments, éprouvée par des luttes et des succès antérieurs et dirigée par l'une de nos sommités musicales.

Il y a quatre ou cinq ans, quelques jeunes gens de Tourcoing s'étaient réunis pour chanter des trios, des quatuors, etc.; plusieurs groupes de ce genre s'étaient formés en peu de temps. Les célèbres *Montagnards* qui, aujourd'hui, n'auraient peut-être pas un accès à nos concours, leur donnèrent la première idée de leur société, après avoir entendu les *Crick-Mouills*, qui donnèrent à Tourcoing un brillant concert, ils se décidèrent à rassembler ces divers éléments épars, à utiliser ces efforts isolés, à les réunir en une seule et même force, à créer enfin une société légalement et officiellement constituée.

De fait, elle existe depuis mars 1852, son règlement ne date que de mars 1853, et ce règlement a des bases excellentes: l'élection d'abord, l'union, la fraternité, l'égalité parfaite entre tous les membres, il est de plus observé et appliqué avec la plus grande impartialité.

M. Rosoor, chef de chœur, possède toutes les qualités d'un habile directeur. Dès le début, il fit entrer ses élèves dans une voie sûre et sérieuse; il commença par leur former le goût, et ne leur fit étudier que des chœurs bien faits, que de bonne et véritable musique; il ne se laissa pas aller à l'attrait de ces succès facilement enlevés avec ces chœurs à effet, qui surprennent un instant le public en imitant: la trompette, le canon, les cris d'oiseaux, le bruit du vent, les vagues de la mer..., et ressemblent à beaucoup de choses excepté à de la musique.

La première année fut consacrée à des études bien entendues. On organisa quelques concerts pour exciter l'émulation.

Les Orphéonistes de Tourcoing essayèrent d'abord leurs forces dans plusieurs festivals, entre autres à celui de Courtrai.

La *Chronique* (journal de Courtrai) publia, à cette occasion, un article très-élogieux dont nous reproduisons une partie:

« Aux Orphéonistes de Tourcoing appartient le plus bel honneur, ils ont eu les honneurs de la journée et ont excité une admiration générale. Tourcoing peut maintenant lutter avec les meilleures sociétés de chœurs qui existent. »

Le résultat du concours de Gand prouve que le journal belge n'exagérait rien dans sa prédiction.

Le 3 juillet 1853, les *Crick-Sicks*, au concours de Menin, faisaient leur première campagne; ce n'était plus un tournoi où l'on com-

battait à armes courtoises, mais bien à fer emoulu.

Ils remportèrent le premier prix à l'unanimité, battant les *Mélanes* de Lille, et la *Société chorale* de Courtrai.

Les juges étaient MM. Denefve, Ferdinand Lavainne, Vanacker de Menin et un artiste de Bruges dont le nom m'échappe.

On commença à rire un peu moins des Tourquennois. Arriva le concours de Lille, le 17 juin 1855; la lutte devenait plus sérieuse. Les adversaires de Tourcoing étaient:

La *Société chorale* de Douai (56 exécutants).
La *Société chorale* de Calais Saint-Pierre (34 exécutants).

Les Orphéonistes d'Arras (37 exécutants).
La *Société chorale* de Saint-Omer (29 exécutants).

La *Société de Sainte-Cécile* de Douai (38 exécutants).

Les *Enfants de Lutèce* de Paris (35 exécutants).

Les Orphéonistes de Tourcoing (29 exécutants) obtinrent le premier prix à l'unanimité, battant ainsi Paris, Douai, Arras, etc.; le jury était présidé par Adolphe Adam.

On comprendra pourquoi nous donnons cet extrait de l'*Industriel calaisien* (24 juin 1855.)

« Voici Tourcoing, avec ses Orphéonistes, sous l'appellation de *Crick-Sicks*! Son nom flamand rappelle de railleuses impressions. Les *Crick-Sicks* ne sont que 29. Au lieu de se masser sur deux ou trois rangs, ils forment un demi-cercle sur un seul rang et à physionomie aussi singulière que clair-semée. On sourit. Les Tourquennois commencent: C'est d'abord un nocturne de Denefve. Il y a de l'ensemble, les voix sont justes, bien timbrées et se fondent parfaitement; une mélodieuse voix de ténor se dégage en solo de la masse. On est surpris agréablement et on applaudit. Puis ils s'attaquent avec résolution à un chœur d'un caractère classique, à une *Révolte à Memphis*, de L. de Killé, œuvre longue et difficile. On est attentif plus qu'à jamais. Et les Orphéonistes de Tourcoing chantent d'un bout à l'autre d'une manière qui sent si fort le travail intelligent, consciencieux, persévérant, qu'on les couvre d'applaudissements d'autant plus prolongés, qu'on avait débuté avec eux par d'injustes et défavorables préconceptions, et qu'un prix est pressenti par eux... ce fut le premier prix qui fut décerné unanimement par le jury aux *Crick-Sicks* tourquennois. C'est là un beau et grand succès dont Tourcoing doit être fier, et qui doit servir d'encouragement aux sociétés chorales. Elles ont à ne pas oublier que ce n'est ni le nombre des exécutants, ni l'artifice des œuvres chantées qui impressionnent, et déterminent un jury; mais le talent acquis par le travail persistant, aidé de l'aptitude. »

On continua à rire de moins en moins des Tourquennois.

Les *Crick-Sicks* emportèrent modestement leur médaille d'or, la placèrent près de celle de Menin, et reprirent, sans bruit, leurs travaux, grandissant peu à peu et progressant toujours.

Le 6 juillet 1856 avait lieu le concours de Gand.

Tourcoing n'avait à combattre qu'une seule société rivale, mais la plus redoutable, la plus célèbre, les Orphéonistes de Lille (*Crick-Mouills*). Le duel allait être sérieux. Si M. Rosoor n'eut pas un instant d'émotion, c'est qu'il est pourvu d'un terrible sang-froid. Les Tourquennois ne se laisseront pas intimider; ils chanteront avec autant de calme que s'ils assistaient à une répétition, et après une magnifique exécution, ils attendirent avec confiance le résultat.

Le jury leur adjugea le premier prix; les

à se loger, se menber, s'établir enfin d'une manière commode; on s'occupa ensuite des moyens de se procurer tout ce qui était indispensable pour recevoir dignement les personnages illustres que l'on se proposait d'inviter.

Quant on se fut assuré de tout cela, un point essentiel restait encore à régler avant de commencer les préparatifs, c'était la liste des personnes à inviter. Cet article, de la plus haute importance, demandait de mûres réflexions et ne pouvait être arrêté sans les documents les plus exacts sur la population noble de tous les environs. A cet effet on écrivit au percepteur des contributions qui avait déjà donné si officieusement des notions importantes sur les propriétés vendues, et il fut prié de préparer une note contenant les noms des personnes les plus considérables à deux ou trois lieues à la ronde.

Le bon percepteur, ignorant l'usage qu'on voulait faire de cette note, ne trouva pas de meilleur expédient que de copier la liste électorale de son arrondissement, en ayant soin de commencer par les *éligibles* et de placer les noms suivant l'importance que leur donnait à ses yeux la quotité des sommes qu'ils payaient à l'État, au lieu de suivre l'ordre alphabétique dans lequel il les trouvait.

Tout fier de cette heureuse idée et des compliments qu'elle devait lui attirer, monsieur Boulard se présenta au château pour soumettre son travail à la critique raisonnée et même très-judicieuse de madame la vicomtesse.

— Que de noms! dit-elle, en ouvrant la feuille de papier grand-aigle qu'elle tenait dans les mains. Voyons donc s'ils méritent tous de figurer ici: Monsieur Rapin... Cela n'est pas possible! mon intendant en tête de cette liste!

— Madame, répond le percepteur un peu dé-

concerté, je vous assure que c'est le plus gros personnage du canton; il paie annuellement quatre mille cinq cent soixante-onze francs vingt-six centimes de contributions directes; je puis vous en produire les titres: sans cela, vous pensez bien que je n'aurais pas...

— Eh! que me font ses contributions directes. Un intendant! c'est une horreur. Biffez, biffez, monsieur Boulard... Bien. Voyons la suite: Monsieur Dubin... quel est celui-ci? est-ce encore un intendant?

— Non, madame, c'est un ancien garde-magasin des fourrages, qui a fait d'assez bonnes affaires dans le temps. Mais sa fortune s'accroît si rapidement depuis quelques années, ajouta-t-il en baissant la voix d'un air de mystère, que l'on pense dans le pays qu'il est associé à la bande noire.

— Ah! grand Dieu! serait-ce un voleur de grand chemin?

— Non, madame, c'est un démolisseur de châteaux.

— De châteaux! oh! le monstre! biffez, biffez, biffez, monsieur Boulard.

— Bien volontiers, madame. Voici maintenant monsieur Leflon, gros marchand de Paris, qui s'est retiré du commerce et qui vient ordinairement passer ici la belle saison. Pour celui-ci, c'est un honnête homme.

— Un honnête homme, soit; mais vous concevez, mon cher monsieur, qu'un marchand... biffez légèrement. Ah! voilà pourtant quelqu'un comme il faut: monsieur le chevalier Des Genettes.

— Oh! vous avez raison, madame, c'est notre sous-préfet.

— Des Genettes: je ne me souviens pas de cette famille-là.

— Je ne m'en souviens pas non plus; mais pour lui, je sais qu'il était depuis quinze ans commis au ministère des finances, lorsque, par une faveur inattendue, il est devenu tout-à-coup chevalier et sous-préfet de l'arrondissement de Fontainebleau; mais il méritait bien cela, car c'est un excellent administrateur, un homme juste, intègre, et qui sait apprécier les comptables qui comme moi sont toujours en règle.

— C'est bien. Nous verrons s'il nous reste de la place; ne biffez pas, faites seulement une petite croix à côté.

— Mais, mon cher Boulard, interrompit le vicomte qui jusqu'alors avait gardé le silence, je ne vois là aucun des noms de mes anciens amis, tels que le marquis de C..., les comtes de V..., de P..., et de D..., le vicomte de B..., les seigneurs de M..., de L..., etc., etc.

— Monsieur le vicomte, la plupart de ces messieurs sont morts; il n'en reste plus que trois ou quatre, mais ils ne sont plus dans la première classe des contribuables. Nous les trouverons plus bas.

— Il fallait donc commencer par là! s'écria la vicomtesse. Qu'ai-je besoin de vos commis, de vos intendants et de votre bande noire? Sommes-nous donc dans un pays conquis?

— Madame, j'ignore à quel usage vous destinez cette liste, et j'y ai mis tout ce que j'ai trouvé.

— Apprenez donc qu'il s'agit d'un grand dîner. — Un grand dîner! j'ai donc bien fait, madame, vous aurez à votre table tout le collège électoral, ce qui ne peut manquer de produire un bon effet pour monsieur le vicomte aux prochaines élections.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, madame, que je ne doute

pas que monsieur le vicomte ne soit un des candidats pour la chambre des députés, et, en pareil cas, un dîner n'est pas sans utilité. Je vous conseillerais même d'y inviter madame Colas. Elle n'est pas sur ma liste, parce que les femmes n'ont pas le droit de voter; mais elle a beaucoup d'influence sur les petits électeurs du canton, et vous sentez que puisqu'on compte les voix, la quantité vaut mieux que la qualité.

— Et qu'en viendra-t-il à monsieur le vicomte s'il est député?

— Ah! madame, c'est une fonction qui ne rapporte rien... d'abord; mais en parlant beaucoup, en faisant grand bruit, en disant noir et votant blanc, on attrape à la fin quelque bonne place, parfois même un ministère, cela s'est vu.

— Vraiment! nous pourrions y songer; mais ce n'est pas le moment. Laissez-moi votre liste, mon cher monsieur Boulard, nous l'examinerons nous-mêmes à loisir.

M. Boulard salua profondément et se retira en se promettant bien si quelque jour monsieur le vicomte devenait ministre, de lui rappeler que c'était lui qui en avait donné la première idée.

R. DE MERCIENY.

(La suite au prochain numéro.)

KARMESSSES.

(Vendredi 15 Août, fête de l'Assomption).
Thumeries.

Dimanche 17 août.
Ostricourt, Provins, Saint-Sauveur (paraisse de Lille), Sequedin, Werwick-Sud.